

Stéphane Olivesi (dir.)

Introduction à la recherche en SIC

Collection « Communication en + »

Presses universitaires de Grenoble
BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9
Tél. : 04 76 82 56 52 – pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OBSERVATION : MÉTHODES ET ENJEUX

Philippe Le Guern

Maître de conférences en sciences de l'information
et de la communication à l'université d'Angers,
laboratoire Georges Friedmann Paris 1-CNRS

« Pour comprendre une société, l'anthropologue s'est traditionnellement immergé en elle, apprenant, autant que faire se peut, à penser, voir, ressentir, et parfois même agir comme s'il appartenait à cette culture; et en même temps, il agit comme un anthropologue averti, issu d'une culture propre. C'est là le cœur de l'observation participante, implication et détachement. Et ce type de travail est à la fois du savoir faire et une science. L'engagement est indispensable pour comprendre les réalités psychologiques propres à une culture, c'est-à-dire, ce qu'elles signifient pour ses membres. Le détachement est nécessaire pour construire la réalité abstraite: un ensemble de relations sociales comprenant les règles et leur fonctionnement, mais que les personnes étudiées ne perçoivent pas nécessairement » (Powdermaker, 1966, p. 9).

Mettre en exergue le texte d'une anthropologue, étudiante de Malinowski dans les années 1920, ayant mené des observations dans des lieux aussi variés qu'une île du Pacifique, le Mississippi, Hollywood ou la Rhodésie à partir des années 1930, se justifie non seulement parce qu'il nous donne un nombre remarquable d'éléments sur la validité de ce type d'enquête, mais aussi parce qu'il interroge la spécificité du travail ethnographique (*Field Work*). S'agit-il de recourir à une méthodologie scientifiquement éprouvée ou plus simplement de mobiliser avec plus ou moins d'habileté les ressources d'empathie ou les facultés d'observation que les individus mettent en œuvre jusque dans les circonstances les plus ordinaires de leur vie quotidienne? Quel

degré de « compréhension » l'ethnographie offre-t-elle face à l'autre et au groupe social auquel il appartient? N'y a-t-il qu'une seule et unique manière de mener une observation? Ou encore, y a-t-il une quelconque utilité pour l'enquêteur à mentionner le rôle joué ou la position occupée durant l'observation, qui peut parfois passer pour anecdote insignifiante? Etc.

En réalité, l'abondante littérature consacrée à la démarche ethnographique a fourni, depuis bien longtemps, de nombreuses réponses à toutes ces questions. Soucieuse de donner au travail de terrain une validité scientifique, l'anthropologie a placé très tôt les questions de méthode au cœur de ses préoccupations (Cefaï, 2003, p. 30). Pour autant, la manière de faire du terrain reste un enjeu central. Moins parce que l'enquête par observation jouirait d'une faible légitimité que parce qu'elle peut apparaître facile à mettre en œuvre (par comparaison avec des méthodologies perçues comme plus « sérieuses », notamment les statistiques), et parce que le terme « enquête de terrain » reste suffisamment flou pour que les normes scientifiques soient ici faiblement explicitées. Autrement dit, on peut à bon compte éprouver l'illusion qu'il s'agit là d'une démarche facile d'accès, peu contraignante du point de vue des ressources mobilisées (un carnet de notes, un magnétophone), demandant essentiellement un peu de bonne volonté. Du reste, les définitions minimales aujourd'hui produites par un certain nombre de chercheurs récemment acquis aux vertus de l'ethnographie – fondées pour l'essentiel sur le travail de longue durée et réflexivité –, si elles ne sont pas inexactes, sont certainement insuffisantes à rendre compte de ce que sont exactement le travail de terrain et ses enjeux.

L'enquête ethnographique : contextualisation et définitions

Même s'il peut paraître inutile de faire un long détour par l'histoire – les enquêtes sociales du XIX^e siècle, pour prendre un exemple, n'ayant que peu à voir avec ce qui se pratique aujourd'hui –, il semble important de rappeler brièvement comment s'est inventé le travail de terrain pour cerner un certain nombre de questions récurrentes que ce

type d'enquête a progressivement fait surgir (Cefaï, 2003, Chapoulie, 2001). Dans le contexte français, c'est à la fois la redécouverte des enquêtes pionnières de Frédéric Le Play, l'intérêt pour certains travaux de l'École de Chicago accessibles en traduction (Anderson/William F. Whyte/Hughes...), la place centrale occupée par les travaux de Goffman ou de Becker, qui ont joué un rôle décisif dans l'intérêt accordé au travail de terrain.

Les origines de l'enquête de terrain

C'est sans doute chez Malinowski qu'on trouve les traces les plus abouties d'un premier discours de la méthode. L'ethnologue ne se contente plus d'étudier des récits de seconde main mais privilégie l'observation directe. Il s'installe dans la société étudiée pour une certaine durée et non pas occasionnellement, pratique la langue vernaculaire, s'efforce de suspendre ses préjugés. Mais si Malinowski est précurseur, c'est aussi parce qu'il introduit la réflexivité comme dimension centrale du travail ethnographique, rendant compte à l'occasion de ses erreurs de méthodes ou de ses échecs, de ses *a priori*, de ses dispositions mentales, de ses affects... Loin de constituer des scories anecdotiques ou des aveux de maladresse méthodologique, la mise au jour de ces éléments conduit à souligner le rôle essentiel de la réflexivité dans la conduite et la validation scientifique de l'enquête par observation. Du même coup, elle a aussi attiré l'attention sur la valeur centrale de cette tautologie : le récit d'enquête est toujours précisément un récit. Il importe donc de tenir compte non seulement de ce qui est observé mais aussi de la façon dont cela est rapporté. L'herméneutique ethnographique – avec tous les enjeux de personnalisation du récit, d'exotisation des faits observés, de mise en scène de l'enquêteur – devient aussi une des composantes centrales de l'enquête de terrain (Bizeul, 1998).

Encadré 1. Les Argonautes du Pacifique occidental.

« Je revins en temps utile, et bientôt un groupe se forma autour de moi. Quelques compliments échangés en *pidgin-english*, un petit cadeau de tabac, créèrent une ambiance d'amabilité mutuelle. Je m'efforçai alors de commencer mon travail. Tout d'abord, j'évitai tout sujet susceptible d'éveiller la méfiance et je me mis à "faire" de la technologie (...) Je savais très bien que le meilleur remède consiste à recueillir des données concrètes et, en conséquence, j'opérai le recensement du village, établis les généalogies, dressai des tableaux et enregistrai les termes de parenté. Mais tout ceci demeurait matière morte, ne menait pas bien loin dans la véritable intelligence de la mentalité et du comportement indigènes, car je ne réussissais pas à obtenir de mes interlocuteurs une explication satisfaisante sur tous ces points, ou à saisir ce qu'on pourrait appeler le sens de la vie tribale. À part quelques détails superficiels du folklore – mutilés par l'usage inévitable de ce sabir – leurs idées sur la religion et la magie, leurs opinions sur la sorcellerie et les esprits, m'échappaient absolument.

Les renseignements que je recevais des quelques résidents blancs de la région étaient, pour utiles qu'ils fussent en soi, se révélaient encore plus décourageants que le reste, du point de vue du travail que j'avais entrepris. Voilà des hommes qui, ayant vécu des années sur place, avaient eu en permanence l'occasion d'observer les indigènes et de leur parler, et qui, pourtant, ne savaient à peu près rien d'intéressant sur eux. Comment pouvais-je donc, en quelques mois ou en un an, espérer les rattraper ou les dépasser? En outre, la façon dont mes informateurs blancs parlaient des indigènes et donnaient leur avis, était, naturellement, celle d'esprits inexperts, peu habitués à formuler leurs pensées avec logique et précision. Et pour la plupart, ils étaient, comme il va de soi, pénétrés de ces opinions fausses et de ces préjugés (...) qui répugnent tant à celui qui s'efforce d'aboutir à une conception objective, scientifique des choses. »

Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, 1963, p. 61, traduction Andrée et Sominne Devyver. © Éditions Gallimard.

L'anthropologie américaine connaîtra une rupture semblable, dans des domaines aussi divers que les tribus primitives indiennes, la désorganisation sociale, les relations ethniques ou les habitants des quartiers urbains. Le recours à l'approche inductive, la neutralisation des jugements de valeur, voire l'observation participante, révèlent comment peu à peu cette partie de la sociologie américaine s'auto-

nomise en s'affranchissant des associations religieuses ou politiques qui commanditent ces enquêtes à vocation sociale (Cefaï, 2003, p. 34-50). Certes, les premières enquêtes ont largement recours aux questionnaires massifs, mais l'expérience personnelle et l'observation directe constituent des modes de production du savoir, aussi peu méthodiques soient-ils dans les temps pionniers de la recherche. La rupture (relative) avec le modèle des enquêtes sociales est sans doute à porter au crédit des travaux menés dans le cadre de l'École de Chicago (Chapoulie, 2001). Si l'entretien occupe encore une place centrale dans les années 1920 et si l'observation reste rudimentaire, on voit dans les enquêtes menées par exemple par Paul G. Cressey (*The Taxi-Dance Hall*), de Frederic M. Thrasher (*The Gang*) ou de Nels Anderson (*The Hobo: the sociology of the homeless man*) comment les enquêteurs multiplient les méthodes d'investigation et s'efforcent de contextualiser leurs travaux.

Il faudra attendre les années 1940-1950 pour voir les chercheurs nord-américains et en particulier les sociologues de l'École de Chicago donner une justification scientifique au travail de terrain, et montrer les avantages d'une démarche qui permet d'accéder, de l'intérieur, aux univers des individus. De ce point de vue, la perspective interactionniste, en soulignant les spécificités de la relation qui s'établit entre enquêteur et enquêté, ou en montrant la diversité des postures d'observation (de l'observation « pure » à l'observation « participante ») constituera une des clés de voûte de la réflexion sur les façons de faire et les modes d'administration de la preuve (Cefaï, 2003, p. 309-339).

Les principales caractéristiques de l'enquête de terrain

Plusieurs intitulés ont déjà été employés pour désigner le type d'activité mis en jeu dans le travail de terrain : observation, enquête ethnographique, enquête de terrain, travail de terrain... Mais comment définir un type d'approche mise au service de thématiques et de terrains aussi diversifiés ? Qu'y a-t-il de commun entre un groupe de militants du Front national, le travail mené au sein des abattoirs ou un collègue de banlieue, ou encore un fan-club d'amateurs de série télévisée ? Pour répondre à cette question, on se contentera de mentionner les critères

les plus fréquemment retenus, en insistant sur le fait que le processus d'émergence de nouveaux terrains corrélatif de nouveaux modes de production des récits d'enquête font évoluer en permanence les canons de l'enquête et interrogent sur ce que serait la « bonne » méthode.

D'abord, on retiendra que l'enquête de terrain suppose la présence du chercheur dans les lieux même qu'il observe, permettant le recueil de propos en situation ainsi que l'observation directe d'actions et d'interactions. Ce premier critère est donc celui du recueil de données « en première main ». Le deuxième critère porte sur la nature et la durée de l'investissement sur le terrain : il est couramment admis qu'une longue fréquentation du terrain est indispensable, critère sans doute nécessaire mais insuffisant pour valider une enquête. L'idée – dont le caractère conventionnel demeure peu élucidé – est ici de fréquenter assez le terrain pour avoir accès à une diversité suffisante de situations et à une familiarisation avec les lieux et les acteurs. Mais la durée est aussi un atout pour l'acceptation du sociologue. Troisièmement, il est admis que l'enquête est « objective », c'est-à-dire prétend rendre compte de ce qui est effectivement observé indépendamment de tout jugement de valeur, que le chercheur aura suspendu ou neutralisé. Quatrièmement, l'enquête serait inductive, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas guidée par des hypothèses posées *a priori*, susceptibles d'orienter les observations. C'est au contraire le terrain lui-même, avec ses imprévus, qui guiderait *in fine* l'interprétation. Enfin, l'enquête serait compréhensive, puisqu'il s'agirait avant tout de restituer les logiques d'action et de représentation propres aux acteurs. Face à cet idéal positiviste d'une saisie objective et neutre du réel, on voit bien les difficultés épistémologiques qui ne manquent pas de surgir : à partir de quel moment peut-on dire qu'on a assez passé de temps sur son terrain ? Comment être certain que les raisons imputées aux acteurs pour expliquer leurs actions sont les bonnes ? Comment ne pas investir dans sa recherche un corps d'hypothèses initiales ? Etc.

C'est sans doute le dernier critère – l'exigence de réflexivité – qui limite, sans le dissiper totalement, ce type d'interrogations. La réflexivité, en portant non sur l'objet lui-même, mais sur le travail de l'enquêteur, doit permettre d'analyser les conditions même de l'enquête.

C'est dans cet équilibre incertain entre la production du savoir et une certaine lucidité sur les conditions dans lesquelles est produit et reçu ce savoir que résident les conditions du succès du travail de terrain. Si ce type d'enquête ne prétend pas se substituer à d'autres méthodes (l'entretien, la statistique...) et s'il fonctionne souvent de manière complémentaire, il offre la possibilité de saisir, de l'intérieur, les actions et leurs motivations, ce que font les acteurs, pourquoi ils le font et le sens qu'ils accordent à ce qu'ils font, et qui peuvent varier selon les contextes et les circonstances. Il permet également d'échapper aux systèmes de catégorisation qui se superposent aux univers sociaux étudiés et qui en faussent souvent l'analyse. Enfin, il offre l'intérêt de livrer un accès à des situations que leur apparente banalité ou leur confidentialité soustrait généralement aux enquêtes soucieuses de ne retenir que les faits considérés comme significatifs ou suffisamment généralisables.

Mener une enquête

Pour l'apprenti-chercheur, la première étape de sa démarche doit porter sur les critères d'accessibilité du terrain et de faisabilité de l'enquête, avant toute autre considération intellectuelle. Même si cela peut paraître trivial, le terrain impose ses spécificités : il ne doit pas être trop éloigné ou trop difficilement accessible. Le principe de réalisme doit donc avant tout guider ce choix. Très souvent, pour légitimer son enquête, pour souligner l'intérêt scientifique du terrain qu'il a choisi, et pour montrer combien son étude permet de répondre à des questions socialement fondamentales, le chercheur explique les raisons qui l'ont conduit à choisir son terrain. En réalité, on peut s'interroger sur ce choix, généralement exprimé une fois l'enquête terminée, et qui fait la part belle à tout un tas de bonnes raisons d'avoir étudié ce terrain plutôt qu'un autre.

Le choix du terrain

Lorsque, au tout début de leur recherche, des étudiants sont libres de choisir le terrain auprès de qui ils aimeraient *a priori* enquêter, ceux-ci

proposent très souvent le bar ou les soirées étudiantes. Ils s'imaginent joindre l'utile à l'agréable (boire et draguer éventuellement des filles tout en observant représente sans doute à leurs yeux un bénéfice secondaire suffisant pour en faire un idéal d'enquête); par ailleurs, ce type de lieu leur semble familier et circonscrit, par conséquent facile à étudier. De manière générale, ils ont le sentiment que l'enquête sera menée « vite fait, bien fait », d'autant qu'ils n'ont pas à négocier leur entrée sur le terrain. En réalité, la plupart de ceux qui s'y risquent éprouvent rapidement le sentiment que les interactions sont répétitives, peu intéressantes à décrire et ils demandent généralement à changer de terrain en cours de route, avouant leur lassitude. La question est alors de savoir s'il ne se passe effectivement rien, ce que signifie exactement ce « rien », et si cela doit conduire l'étudiant à rejeter ce type de terrain ou non. Dans un passage fort éclairant, Howard Becker a répondu à cette question à partir de sa propre expérience, prenant l'exemple d'une antenne de médecine du rock chargée des besoins médicaux du public des grands concerts. Photographiant ce qui s'y passe, en compagnie de l'équipe médicale, Becker ressent rapidement de l'ennui puis cesse de photographier; à l'instar de l'équipe, tout lui semble banal, à l'exception des cas médicaux graves ou mortels.

Encadré 2. Les ficelles du métier.

« Un des obstacles les plus communs nous empêchant de trouver le cas qui ne cadre pas découle de la croyance où nous pouvons être qu'une situation donnée "n'est pas intéressante", qu'elle ne contient rien qui vaille la peine qu'on s'y intéresse, qu'elle est morne, ennuyeuse, et stérile au plan théorique. (...) Un jour, je me suis dit que c'était faux, qu'il était impossible qu'il ne se passe effectivement rien. Il se passe toujours quelque chose; simplement, cela ne nous semble pas toujours digne d'attention. (...) Je me suis donc mis en devoir de photographier ce qui se passait quand rien ne se passait. Comme on pouvait s'y attendre, je vis que beaucoup de choses se passaient quand rien ne se passait. Je vis notamment que les bénévoles qui avaient pour la plupart dans les vingt à trente ans et qui étaient pour la plupart célibataires étaient pour la plupart toujours en quête de l'âme sœur. Être bénévole dans ce cadre, ça revenait à aller à une grande fête, à voir sur scène quelques-uns de vos groupes préférés, avec bière et repas

gratuits, en compagnie de nombreux jolis jeunes gens et de nombreuses jolies jeunes femmes avec qui vous saviez que vous aviez déjà certains goûts en commun. Après m'être mis en devoir de photographier ce qui se passait quand rien ne se passait, j'ai constaté que mes planches-contact regorgeaient d'images de ces jeunes gens en train de danser, de discuter sérieusement, de se draguer et, de manière générale, de se socialiser (...)

L'idée selon laquelle nous devrions seulement nous tourner vers ce qui est intéressant, vers ce que nos réflexions antérieures nous disent être intéressant, vers ce que notre univers professionnel nous dit être intéressant, vers ce que la littérature publiée nous dit être intéressant, est un piège dangereux. Les sociologues font souvent faire de grands progrès à leur science lorsqu'ils s'intéressent précisément à ce que leurs prédécesseurs trouvaient ennuyeux, trivial ou commun. »

Becker H. S. (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte, p. 160-162.

Ce que dit au fond Becker à l'apprenti observateur, c'est qu'il vaut mieux se garder de croire qu'il existe des terrains qui ne valent pas le coup. Choisir un terrain réputé ennuyeux ou sans intérêt peut offrir des perspectives intéressantes, à condition que l'apprenti-chercheur sache observer les situations routinières et banales.

Les étudiants sont également friands de terrains pittoresques : casernes de pompiers, commissariats de police, établissements pénitentiaires par exemple. Lorsqu'on leur demande ce qui motive cet intérêt, il apparaît qu'ils en ont déjà une représentation préalable construite par les médias, notamment les reportages d'investigation télévisée. C'est l'exotisme diffus de ce type de terrain qui les motive. Outre le fait qu'il est difficile d'être admis à observer ce type de terrain, pour des raisons institutionnelles évidentes, le problème qui se pose ici est celui des représentations préconstruites qui orientent la recherche et l'enferme dans le cadre étroit de quelques enjeux de société.

La relation au terrain

Lorsque certains étudiants mènent par exemple leur enquête au sein d'une organisation caritative (Secours populaire, Restaurants du Cœur, Association Saint-Vincent-de-Paul, etc.), ils réalisent progressivement

qu'ils disposent d'une image toute faite de la pauvreté et des pauvres, et aussi de l'intervention sociale et de l'action caritative. Peu à peu, ils découvrent la complexité de telles notions, réalisent que la pauvreté est aussi une catégorie mouvante qui fait l'objet d'une définition conventionnelle établie par certains agents décidant de qui peut ou ne peut pas bénéficier de leur aide. Ils découvrent aussi que l'attitude adoptée par les « pauvres » face aux bénévoles varie selon leur maîtrise ou non des règles, des situations, des interlocuteurs, certains cherchant à tricher, se montrant parfois odieux, etc. Les étudiants découvrent l'écart qui existe entre la pauvreté médiatiquement construite et ce que permet d'en dire le terrain. Si un terrain peut être difficile parce que son accès est très contrôlé, il peut aussi être difficile parce qu'il met en jeu des pratiques invisibles. Il en va ainsi de certaines professions ou de l'étude de la sexualité par exemple, plus souvent appréhendée par le biais de grandes enquêtes par questionnaires. En théorie, on peut penser qu'aucun terrain ne se soustrait à l'observation mais, en pratique, certains terrains semblent plus compliqués à investir, et l'observation dépend largement de la familiarité préalable avec le terrain et du temps qu'y passe l'observateur.

Un autre débat consiste à définir si le choix du terrain peut être guidé par la volonté de vérifier une problématique ou par une question préalable (Beaud, Weber, 1998, p. 34-38). En réalité, il est douteux qu'un chercheur n'ait pas la moindre idée de ce qu'il cherche ou du moins de ce qu'il s'attend à trouver. Nos représentations déterminent toujours plus ou moins l'orientation de notre recherche. Mais en même temps, subordonner le choix d'un terrain à une problématique préalable, c'est risquer d'enfermer l'observation dans des schémas de lecture préétablis. *A contrario*, entrer dans son terrain sans hypothèse préalable à vérifier, s'efforcer de procéder par induction, des faits observés à leur analyse, c'est choisir de ne rien écarter de l'observation, admettre que des choses auxquelles on n'aurait pas pensé *a priori* peuvent se présenter à nous et faire sens. Et s'il est inévitable que le chercheur soit guidé, souvent inconsciemment, par ses centres d'intérêts, par ses conceptions du monde, par sa vision de ce qu'est une « bonne » recherche, il doit donc accepter de se laisser surprendre par son terrain : « La ficelle la plus simple de toutes consiste à se répéter sans cesse que rien de ce

que l'on peut imaginer n'est impossible, et que nous devons donc chercher les choses les plus improbables auxquelles nous puissions penser pour intégrer leur existence, ou la possibilité de leur existence, à notre pensée. Comment faire pour imaginer ces possibilités? J'ai insisté (...) sur la nécessité qu'il y a à utiliser de manière systématique les données collectées pour éviter les pièges tendus par les catégories conventionnelles » (Becker, 2002, p. 147).

Ce présupposé valorisant l'induction appelle à son tour une autre question : l'observateur doit-il choisir un terrain avec lequel il a déjà une certaine familiarité, ou non? En réalité, la familiarité avec un terrain est de deux natures : d'une part, être familiarisé avec le terrain peut signifier « en être », comme c'est le cas de Florence Weber ou de Nicolas Renahy revenant enquêter sur les lieux de leur enfance (Weber, 1989, Renahy, 2005). Mais il peut aussi s'agir de disposer de quelques repères à propos du terrain étudié, de ne pas en être totalement ignorant. Il est de fait préférable d'en savoir un minimum, car cela évite d'être pris pour celui qui n'y connaît rien, à qui il faudra tout expliquer et par conséquent perdre son temps, et dont les raisons qui ont guidé le choix de son terrain semblent très formelles. Mieux vaut donc créer les conditions d'une compréhension mutuelle minimale avec les enquêtés.

Entrer et s'installer sur le terrain

Toute enquête impliquant une interaction avec les enquêtés, qu'il s'agisse d'entretiens ou d'observations, doit-elle être marquée par une prise de distance, une totale neutralité? Ce principe est supposé garantir l'objectivité des résultats obtenus. En théorie, ce principe est discutable et en pratique, on voit mal comment y parvenir dans le cadre des enquêtes par observation. En effet, l'enquêteur côtoie les personnes pendant de longues périodes. Il est amené à échanger avec elles, à exprimer ses goûts, ses idées, ses sentiments sur tel ou tel point; il serait donc totalement illusoire – et méthodologiquement peu profitable – d'espérer se soustraire aux interactions dans lesquelles enquêteurs et enquêtés se trouvent pris. En réalité, les interactions

en situation d'enquête ne diffèrent guère des interactions de la vie quotidienne. Entrer dans un terrain, y demeurer et y mener des observations, suppose donc avant tout que l'enquêteur comprenne les places qu'on lui attribue, qui varient évidemment selon les circonstances et les interlocuteurs.

Se présenter dépend avant tout de la dissimulation ou non de son identité. Mais on peut aussi taire son identité parce que cela offre une plus grande efficacité pour la recherche lorsque, par exemple, on estime que l'observation à découvert aura un rôle perturbateur, limitera l'accès à certaines situations ou sera tout simplement interdite. En général, on a coutume de distinguer ici entre l'observation à découvert et l'observation incognito, distinction qui se redouble par la possibilité de l'observation pure ou de l'observation participante. L'observation à découvert permet plus facilement de poser des questions ou de prendre des notes. Sauf cas particulier justifié par l'activité, il semble en effet difficile de prendre des notes durant une observation incognito sans attirer l'attention. Mais en revanche, l'observation incognito peut permettre une meilleure compréhension des rôles sociaux.

Dans l'adoption de telle ou telle posture, ce qui est en jeu, c'est à la fois la prise en compte du risque de voir les acteurs modifier leurs comportements lorsqu'ils sont confrontés à l'observateur, mais aussi le risque que l'observateur incognito soit découvert et mis en situation de ne pouvoir se justifier, voire être pris à parti. Dans le cas de l'enquête incognito, l'observateur cherchera à trouver sa place, à ne pas « surjouer » et à adopter des comportements compatibles avec le fonctionnement habituel du groupe. Dans le cas de l'enquête à découvert, il s'agira avant tout d'explicitier son projet en des termes intelligibles pour le groupe.

Il s'agira aussi d'identifier les informateurs auxquels on s'adresse. Il est préférable de ne pas dépendre d'un seul intermédiaire qui peut limiter les réseaux auquel l'observateur aura accès. De même, il est fréquent que l'observateur se confronte à la nécessité de coopérer avec les acteurs ou de prendre position, tout en s'efforçant de rester neutre pour ne pas compromettre son travail. De façon générale, l'observateur doit donc s'efforcer d'être attentif aux enjeux que sa

présence peut cristalliser. S'il est illusoire d'espérer neutraliser tous les malentendus, de cette vigilance peut dépendre la réussite d'un terrain. Un bon exemple nous en est donné par le récit d'un impair commis par un chercheur enquêtant auprès de trafiquants de drogue dans un quartier de New York. Son long travail d'acceptation se voit soudain remis en cause, après qu'il a fait perdre la face au chef d'un gang en lui demandant de lire devant tous un article de journal sans savoir qu'il est illettré (Bourgois, 2001).

Il serait cependant naïf de penser que l'enquêteur n'utilise pas de tactiques relationnelles : là comme ailleurs, la plupart des interactions de la vie courante fonctionnent à partir de telles tactiques, par exemple lorsqu'un tel s'efforce spontanément d'adopter un comportement dont il espère qu'il aboutira à des relations de bons voisinages. Dans le récit d'une enquête menée auprès du fan-club d'une série télévisée, l'on a montré comment sa propre entrée dans le terrain est facilitée par le fait de connaître les génériques de nombreuses séries et de ne pas hésiter pas à les chanter lors d'un banquet organisé par le fan-club (Le Guern, 2002). En l'espèce, l'entrée sur le terrain dépend certainement plus du « bon sens » de l'observateur en matière de relations sociales que de recettes toutes faites. Encore faut-il qu'il ait conscience de la signification proprement sociologique des multiples ajustements au rôle qu'il est tenu de mettre en œuvre (Weber, 1989, pp. 24-25).

Observer et noter

Il est évidemment impossible de tout observer. L'enquêteur débutant a généralement l'impression d'être noyé sous un flot ininterrompu d'informations qu'il ne sait pas discriminer. Le rôle de la mémoire est ici particulièrement important, même si elle constitue déjà un filtre interprétatif, car son exercice va de pair avec le besoin de cohérence. Celui-ci conduit l'observateur à sélectionner les informations jugées marquantes ou pertinentes, à établir une hiérarchie entre ce qui lui paraît général ou particulier, central ou anecdotique, rationnalisable ou incompréhensible. En d'autres termes, l'observation est toujours rapportée sous la forme d'un récit logiquement acceptable. Cette

tendance naturelle à recueillir les informations selon des catégories conventionnellement acceptées et à rejeter tout ce qui ne colle pas avec une cohérence d'ensemble constitue un des freins à l'observation. En effet, il est impossible de savoir *a priori* si telle situation jugée bizarre ou sans intérêt ne fera pas sens quelques mois plus tard. « La ficelle la plus simple de toutes consiste à se répéter sans cesse que rien de ce que l'on peut imaginer n'est impossible, et que nous devons donc chercher les choses les plus improbables auxquelles nous puissions penser pour intégrer leur existence, ou la possibilité de leur existence, à notre pensée » (Becker, 2002, p. 147). Décrire, par exemple, la couleur de la cravate de chaque personne présente lors d'une réunion peut se révéler inutile ou au contraire très révélateur, selon la façon dont le port de la cravate participe ou non d'un système de signification symbolique dans l'organisation observée.

Même si la note de terrain est toujours le résultat d'une certaine élaboration et ne se présente jamais comme une description brute, il est sans doute préférable de chercher à « tout » noter ou du moins à noter de la façon la plus précise et la plus détaillée possible les lieux, situations et interactions observées. Cela permet, par exemple, lorsque la note est reprise quelques mois plus tard, de maintenir un degré (certes relatif) de précision que des notes trop lapidaires interdisent. Dit autrement, « tout » noter peut signifier : ne pas réduire ce qui est observé à des formulations analytiques, abstraites, qui cherchent à résumer ce qui a été observé.

Schématiquement, trois registres de faits peuvent donner lieu à des observations. Premièrement, les interactions se produisent toujours dans un contexte donné. Il est donc fondamental que le cadre de l'enquête soit décrit. On peut recourir ici aux notes descriptives, à des photos, à des schémas graphiques, en s'efforçant d'être le plus précis possible. Quelle est l'utilité de ce genre de description ? Ces informations contextuelles n'ont pas pour seule vocation de saisir l'atmosphère du lieu, elles permettent aussi de spécifier le lieu observé, de montrer en quoi il diffère ou ressemble à d'autres lieux comparables (Wacquant, 2002, p. 39). Une deuxième grande catégorie de faits observables relève des interactions. Elle inclut non seulement des situations et des

actions observées mais également les échanges verbaux entendus qu'on retranscrira aussi fidèlement que possible. Une difficulté particulière tient au fait que l'organisation formelle ne coïncide pas nécessairement avec l'organisation réelle. L'observateur doit certes avoir une vue précise des personnes, des fonctions, des grades, et de l'ensemble des caractéristiques formelles propres au groupe qu'il étudie mais, en même temps, il doit être attentif aux réseaux informels, aux formes de coopération ou d'hostilité entre les différents acteurs, aux formes de l'autorité réelle et de l'autorité formelle, etc.

Un troisième et dernier type de faits peut nourrir l'enquête : il s'agit non plus de notes « descriptives » mais de notes « subjectives ». Celles-ci rendent compte des impressions de l'observateur et peuvent se subdiviser en deux catégories : le récit des façons de faire d'une part ; la description des sentiments éprouvés lors de l'enquête, d'autre part. Il s'agira d'indiquer à un éventuel lecteur les ressorts mobilisés durant la phase d'observation et les choix effectués. Évoquer ce qu'on ressent – dès le commencement de l'enquête, car la familiarisation progressive avec le terrain contribue à estomper les premiers étonnements – permet non seulement de resituer l'observateur dans son terrain mais fournit parfois de précieuses indications sur ce qu'un univers auquel l'observateur est peu habitué peut nourrir de résistances, de préjugés, de surprise ou d'admiration, etc.

L'exploitation des résultats

L'analyse des données

Passer du stade du recueil des informations à leur analyse est toujours une étape difficile, conditionnée par la quantité et la qualité d'observations recueillies. L'écueil principal, pour l'observateur débutant, est d'osciller entre deux attitudes pareillement excessives. Se livrer à une surenchère interprétative déconnectée des observations, débouchant sur des analyses qui peuvent être justes ou intéressantes mais qui ne s'appuient plus sur le terrain ; faire que les observations tiennent lieu et place d'analyse, car la présentation du matériau – aussi

riche soit-il – ne peut remplacer l'interprétation. Et, pour peu que le matériau soit insuffisamment analysé, on risque d'aboutir à des séries d'observations, faiblement reliées entre elles, qui ne permettent pas de construire des comparaisons. Le compte rendu de recherche doit donc s'efforcer de faire tenir ensemble les matériaux et leur analyse. Bien entendu, plusieurs modes de présentation des analyses sont possibles. Schématiquement, on peut partir des matériaux observés pour aller vers l'analyse; on peut aussi produire une interprétation que les observations vont illustrer. Reste que lorsqu'on s'efforce de sélectionner les observations qui illustreront une analyse, on s'expose à laisser de côté les cas qui s'accordent mal avec cette analyse et qui pourtant peuvent être du plus grand intérêt. En réalité, le travail d'interprétation est une sorte de va-et-vient permanent entre les cas généraux et les cas particuliers qui peuvent démentir les cas généraux et obliger ainsi à affiner l'analyse en repensant les schèmes d'interprétation engagés.

Mais le problème sans doute le plus complexe de l'analyse est le suivant: comment savoir si le sens que je prête aux situations et aux actions observées est juste, s'il est conforme aux sens que les acteurs eux-mêmes y mettent? Dit autrement, comment garantir que je ne fais pas fausse route lorsque j'interprète les interactions observées? On touche à la question centrale de la nature et de la validité du type de preuve apporté par le travail de terrain. En fait, deux sources de difficultés se dessinent: lorsque certains faits ne rentrent dans aucun cadre explicatif ou semblent irrationnels; lorsque l'on se met « à la place » de ceux que l'on a observés et parle en leur nom en interprétant leurs comportements.

Il est ainsi fréquent que l'observateur laisse de côté les faits qui ne lui semblent pas cohérents ou ceux dont le sens lui paraît indéchiffrable. En retour, il retiendra volontiers les observations convergentes qui, en tout cas, servent la démonstration. En fait, face à des actions apparemment incompréhensibles, la vraie question est plutôt de savoir si ces actions n'échappent pas à l'univers de sens ou de connaissance de l'observateur: « Les choses nous paraissent également souvent incompréhensibles tout simplement parce que nous sommes trop éloignés de la situation pour connaître les contingences réelles qui

ont pesé sur le choix de l'action (...) En terme d'analyse, cela signifie que chaque fois que nous découvrons quelque chose qui nous semble si étrange et si incompréhensible que la seule explication que nous puissions en donner est une version quelconque de "Ils doivent être fous", nous devrions systématiquement suspecter que nous manquons grandement de connaissances sur le comportement que nous étudions. Il vaut mieux supposer que tout cela a un sens et en rechercher la signification » (Becker, 2002, pp. 58-59, 62).

On pourrait ajouter que l'enjeu est de comprendre la manière dont les acteurs considèrent leur propre situation, comment ils définissent eux-mêmes les activités dans lesquelles ils sont impliqués, plutôt que de les considérer comme irrationnelles ou hors normes. Mais surgit alors l'autre difficulté: qu'est-ce qui autorise l'observateur à penser qu'il ne mésinterprète pas le comportement d'autrui, en particulier lorsqu'il prétend mettre au jour les ressorts psychologiques des actions individuelles? En effet, les actions des individus et leur sens peuvent varier en fonction des contextes; ces actions peuvent obéir à des motifs contradictoires ou plurivoques. En outre, nous inférons le sens de ces actions à partir d'un ensemble de situations, et par conséquent d'observations, le plus souvent limitées dans le temps, et à partir desquelles nous élaborons des explications généralisantes.

Pour autant, doit-on abandonner toute prétention à élaborer des interprétations? D'une part, l'observateur doit pouvoir admettre que le sens de certaines situations rencontrées lui échappe; ceci lui permet de ne pas passer sous silence ce qu'il ne comprend pas, de ne pas rejeter aux marges de l'enquête les situations dont il ne maîtrise pas la signification *a priori*. D'autre part, il doit contextualiser le plus précisément possible ce qu'il a observé, indiquer dans quel cadre les personnes rencontrées font ce qu'elles font, et indiquer comment il sait ce qu'il sait. Il offre ainsi à ses lecteurs la possibilité de savoir comment il s'y est pris et le cas échéant de souscrire ou contester ses analyses. Enfin, le matériau qui s'offre à l'interprétation ne peut être arbitrairement isolé de l'ensemble des relations sociales qui l'accompagnent à plus ou moins grande distance: comment mener une observation sur un

groupe de rock en s'arrêtant à ce que donnent à voir les concerts, ou étudier le travail en usine sans prendre en compte ses à-côtés ?

Le compte rendu d'observation

Tout compte rendu d'observations est en réalité toujours un récit conventionnel, élaboré sous la forme d'une histoire, avec ses cohérences logiques et chronologiques, ses corrélations plus ou moins abouties. L'exigence de cohérence peut influencer sur la présentation des faits, s'ils entrent en contradiction avec la logique du récit ou s'ils s'avèrent difficiles à expliquer. Par ailleurs, les modalités d'écriture peuvent fortement varier : certains textes visent à une sorte de concision, censée exprimer un fort degré d'objectivité ; d'autres empruntent à des formes qu'on qualifiera de plus littéraires, n'hésitant pas à multiplier les images pour rendre compte, de façon vivante, de ce qu'ils ont observé. Chaque choix d'écriture comporte des avantages et des inconvénients. Et la littérature ethnographique montre une grande variété de styles de comptes rendus.

Ce type de récit est aussi l'occasion pour l'observateur de se mettre en scène pour se présenter sous un jour favorable, attribuer à la conduite de l'enquête plus de maîtrise qu'il n'en a fait preuve en réalité, exagérant les difficultés rencontrées qu'il a évidemment déjouées avec brio, ou passant sous silence certaines circonstances peu avouables dont il pense qu'elles entameraient sa crédibilité de chercheur. En réalité, les déconvenues sont une des composantes de l'enquête à laquelle, pour différentes raisons possibles, l'observateur doit faire face à un moment ou un autre. « La coutume, entre collègues, est fréquemment de minimiser les difficultés, afin de laisser l'image d'un chercheur clairvoyant et serein, à l'égal de ce que les autres laissent paraître. Celui qui avoue ses maladresses semble avoir été mal instruit et paraît mal socialisé dans la communauté scientifique. Un autre point de vue, pour le moins tout aussi exigeant par ce qu'il requiert du chercheur, prend argument sur le fait qu'il ne peut exister d'enquête rectiligne, pas davantage qu'il n'existe de vie sociale transparente et harmonieuse » (Bizeul, 1999, p. 134).

Une autre difficulté propre au compte rendu tient à la nécessité de s'affranchir de l'ordre chronologique dans lequel ont été prises les notes d'observation. S'il est commun que les observations soient consignées dans l'ordre où elles se produisent, le compte rendu pour sa part doit être organisé selon des schèmes d'analyse qui permettront de montrer ce que le terrain a (ou non) de spécifique. Les notes de terrain les plus pertinentes, c'est-à-dire celles qui illustrent un schème général, mais aussi celles qui témoignent d'exceptions notables peuvent illustrer l'analyse, mais elles ne peuvent pas se substituer à l'analyse elle-même.

Une dernière difficulté porte sur ce qui peut ou ne peut pas être dit dans le compte rendu. Dans la mesure où les terrains abordés sont circonscrits, les lieux ou les personnes abordés sont sans doute facilement reconnaissables et leur réputation peut être mise en jeu. Le dévoilement de pratiques occultées ou la mise au jour de significations latentes peuvent se révéler perturbants et avoir de nombreuses conséquences pour les acteurs concernés par l'observation. Plusieurs conventions d'écriture permettent de remédier à ces inconvénients, comme celles consistant à rendre anonyme les noms de lieux ou de personnes. Mais cette solution a ses propres limites : il est par exemple difficile de substituer à une profession une autre profession équivalente ou encore, si on peut changer un nom, il semble difficile de brouiller les caractéristiques socialement significatives de la personne (âge, sexe, etc.). Là encore, saisir ce qui peut ou ne peut pas être dévoilé est la plupart du temps affaire de bon sens, de sensibilité aux enjeux du milieu étudié et d'empathie avec les personnes rencontrées.

Conclusion

Comme on l'a vu, l'enquête par observation ne se réduit pas à une sorte d'empirisme intuitif où l'enquêteur se contenterait de mobiliser des qualités personnelles (d'empathie, d'écoute, de mémoire), pas plus qu'elle ne se réduit à une méthodologie standardisée. Mais elle suppose de mettre en œuvre des critères spécifiques (appréhender son terrain dans la durée, réfléchir à la place qu'occupe l'observateur dans

l'enquête, mais aussi à la nature des preuves et des démonstrations apportées) qui lui sont en grande partie propres. Une des particularités de l'enquête par observation est, de ce point de vue, le choix d'une approche inductive. L'enjeu n'est pas de définir *a priori* les questions ou les hypothèses auxquelles l'enquête apporterait une réponse mais de découvrir au fur et à mesure les questions que le terrain suscite.

Toutefois, on se gardera de fétichiser la posture réflexive et d'en faire la preuve incontestable du caractère scientifique de l'enquête par observation. La réflexivité doit éclairer le lecteur sur l'insertion du chercheur dans son terrain et sur ses rapports avec les acteurs du groupe enquêté, sur le rôle adopté, sur son éventuelle participation aux interactions. Cette exigence de réflexivité ne doit pas déboucher sur une posture naïve (croire par exemple qu'on est totalement intégré au groupe observé alors que l'observateur échappe rarement à une extériorité plus ou moins marquée), inutilement pittoresque (enquêter sur un terrain présenté comme exotique ou inquiétant est forcément valorisant mais souvent exagéré) ou exagérément autoréflexive. À ce prix, considérant qu'elle n'est pas du tout exclusive d'autres types d'approches (l'enquête statistique, les entretiens... qui ne sont pas moins – mais sans doute différemment – des récits sur le monde), l'observation offre un accès privilégié à la compréhension d'univers sociaux difficilement accessibles, survolés plus que réellement pénétrés.

BIBLIOGRAPHIE

- Beaud S., Weber F. (1997), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris : La Découverte.
- Becker H. S. (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte.
- Bizeul D. (1998), « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue Française de Sociologie*, XXXIX-4, 751-787.
- Bizeul D. (1999), « Faire avec les déconvenues. Une enquête en milieu nomade », *Sociétés Contemporaines*, 33-34, 111-137.

- Bourgois P. (2001), *En quête de respect: le crack à New York*, Paris: Seuil.
- Cefai D. (2003), *L'enquête de terrain*, Paris: La Découverte/Mauss.
- Chapoulie J.-M. (2001), *La tradition sociologique de Chicago (1892-1961)*, Paris: Seuil.
- Le Guern P. (2002), *Les cultes médiatiques: Culture fan et œuvres cultes*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Malinowski B. (1963), *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris: Gallimard.
- Powdermaker H. (1966), *Stranger and friend. The way of an anthropologist*, New York: The Norton Library.
- Renahy N. (2005), *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris: La Découverte.
- Wacquant L. (2002), *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille: Agone.
- Weber F. (1989), *Le travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris: INRA-EHESS.